

Michel Goya, *Sous le feu. La mort comme hypothèse de travail*, Tallandier, 2014, 267 pp.

Par Martine Cuttier

Pour l'opinion courante, notamment celle que véhiculent les médias, l'idée semble admise que la mort d'un militaire au combat fait partie des risques du métier des armes. Autrement dit, qu'elle appartient à la normalité. N'est-elle pas inscrite dans le Statut général des militaires ? L'article 1 de sa dernière mouture (2005) pose que la mission de l'armée de la République est "*de préparer et d'assurer par la force des armes la défense de la patrie et des intérêts supérieurs de la nation*", d'où il vient que "*l'état militaire exige en toute circonstance esprit de sacrifice, pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême [...]*",¹ qui en est l'une des spécificités majeures. Ainsi le philosophe Jean-Pierre Albert affirme qu'au même titre que tous ceux dont la vocation est de sauver la vie des autres (protection civile, sauvetage en mer, secours en haute montagne,...), "*un soldat de métier n'accomplit que son devoir lorsqu'il risque sa vie au combat*".² Ce ne serait pas le cas en revanche d'autres catégories professionnelles comme, par exemple, les journalistes envoyés sur des lieux de conflits où il arrive que certains meurent (comme ceux, assassinés à Kidal, au Mali, en novembre 2013).

Adoptant cette vue du devoir du soldat, le colonel Michel Goya³ analyse la manière dont les hommes se comportent au combat, ou "*comment des hommes ordinaires peuvent faire des choses extraordinaires*" (deuxième sous-titre de l'ouvrage).

L'auteur se propose "*d'accompagner le combattant*", "*dans un monde étrange régi par ses propres lois*" s'appliquant de manière très inégale selon les individus et les circonstances, et "*d'essayer de comprendre les phénomènes qui s'y déroulent*" (p.19). L'étude du comportement au combat était jusque-là devenue "*un monopole des Anglo-saxons*", dont les travaux furent ignorés en France tant par la communauté scientifique que par l'institution militaire jusqu'à la fin de la Guerre froide, alors même que des soldats français continuaient à tuer et à mourir sur des théâtres lointains. Œuvrant en historien au plan de la méthode, il limite le temps de l'étude aux "*cent dernières années*", sa géographie en s'attachant "*aux combattants occidentaux afin de réduire les distorsions socio-culturelles*" (p.21) et, sans exclure le combat naval et aérien, il met l'accent sur le combat terrestre, notamment le combat d'infanterie⁴ qui occasionne à lui seul 90% des pertes (pp.21-22).

¹ Loi n°2005-270 du 24 mars 2005 portant statut général des militaires, *JO*, 26 mars 2005.

² Jean-Pierre Albert, "Mort héroïque et sacrifice (XIX^e-XX^e siècles). Entre religion et politique", in C. Benoît, G. Boëtsch, A. Champeaux & E. Deroo (ss.dir.), *Le sacrifice du soldat*, Paris, CNRS-ECPA, 2009, p.17.

³ Encore officier d'active en 2014, au moment où paraît ce livre, il dirigeait le bureau Recherche du Centre de doctrine d'emploi des forces de l'armée de Terre.

⁴ Un milieu qui lui fut familier : il a servi dans les Troupes de Marine.

Il part de travaux anciens comme les célèbres *Études sur le combat* du colonel Charles Ardant du Picq,⁵ “prolongés avant et surtout après la Grande Guerre par la riche école de pensée militaire” noyée après 1940. Il ne néglige pas les apports des sciences humaines et sociales – sociologie des organisations, psychologie, psychosociologie, psychiatrie, anthropologie, économie – mais encore celui de la biologie. Il recourt aussi à des outils plus empiriques, comme la *loi de puissance* ou *règle de Pareto*⁶ (ce qui lui permet de souligner la disparité des comportements et de leurs effets), la *pyramide des motivations de Maslow* (pour appréhender les facteurs de l’efficacité tactique), ou emprunte à la physique la *deuxième loi de la thermodynamique* sur la désorganisation progressive. Enfin, pour analyser les épisodes récents de combat, il s’appuie sur son expérience personnelle et sur les témoignages écrits d’officiers ayant combattu en Somalie, en Bosnie,⁷ en Côte d’Ivoire, en Afghanistan, en Centrafrique, en Libye et au Mali.

Michel Goya dissèque en quinze chapitres le combat sous toutes ses formes. Loin d’être “un phénomène ‘normal’”, il est “un événement extraordinaire, et les individus qui y participent ne le font pas de manière ‘moyenne’” (p.23). “Combattre, c’est d’abord pénétrer dans un monde” nouveau, “une brèche dans l’espace habituel de nos perceptions” (p.57). Ce monde est “la zone de mort” et de la peur. Comment s’y comportent les soldats ? L’auteur décrit l’adaptation, une fois passé le “baptême du feu”, ce “dépuelage de l’horreur” comme le dit si bien le Céline du *Voyage au bout de la nuit*. Cette mise à l’épreuve pousse à se prouver à soi-même qu’on est à la hauteur des autres. On l’attend comme une libération, tout en montrant des signes extérieurs de peur. Elle est un choc qui nécessite, en amont, une préparation. D’où l’importance des préalables que sont la sélection, la formation physique, l’entraînement, le conditionnement, la répartition des rôles au sein des groupes et des sections. Il s’agit de produire de la cohésion verticale et horizontale, de la confiance du soldat dans le chef et la force collective, et réciproquement – facteurs d’adhésion et sources d’obéissance, et d’esprit de corps. L’auteur souligne également l’importance des récompenses et des sanctions, de la qualité et de la quantité des armes, des moyens de protection, du besoin de succès, de l’espoir d’être secouru afin de survivre au combat. Toutes choses qui font la spécificité du métier militaire au-delà de celle, ultime, de tuer ou blesser l’adversaire au nom d’un Bien présumé supérieur et légitime.

Le lecteur qui s’intéresse aux combats récents, menés au gré des opérations extérieures par l’armée professionnelle française, discerne nombre de critiques. Durant les années 1990 et 2000, l’armée ne faisait plus la guerre : elle participait à des opérations d’interposition et de maintien de la paix sous l’égide de l’ONU, et les militaires étaient des

⁵ Cf. la présentation qu’en fait en 2013 Laure Bardiès ici-même : <http://resmilitaris.net/index.php?ID=1017615>.

⁶ Il s’agit du principe des 80-20 : 80% des effets sont produits par 20% des effectifs. Dans une troupe, ce principe permet d’évaluer les “acteurs”, les “plus actifs” et la masse des “figurants” qui obéit si elle est bien commandée.

⁷ Il était à Sarajevo en 1993, bien avant la reprise du pont de Vrbanja (25 mai 1995), objet de nombreux témoignages. Un assaut qui a fait la renommée du capitaine François Lecointre.

“soldats de la paix” qui se sacrifiaient souvent sans combattre. C’était l’époque où l’École Supérieure de Guerre était rebaptisée Collège Interarmées de Défense. En Afghanistan, suite à l’embuscade d’Uzbin en 2008, le Président, chef des Armées, a fini par reconnaître que la France était en guerre et la menait “*contre le terrorisme*” : le CID est redevenu l’ESG. Désormais, l’armée est engagée dans des conflits de contre-insurrection, dits asymétriques, où le danger est partout, comme dans les *Forward Operating Bases* afghanes. Il n’y a pas de front, d’“avant” ni d’“arrière”, car la guerre se déroule au milieu des populations. Or, “*ouvrir le feu au milieu des populations, c’est courir le risque de toucher les civils et donc de susciter un scandale international et même de se retrouver devant un tribunal*” (p.75). Ce qui est source de stress permanent. De plus, pour limiter les pertes, la pression politique rend “*la mission étouffante*” et ceux déployés sur le terrain perdent toute initiative. En 2014, Michel Goya a interrogé des hommes du 1^{er} Régiment de Chasseurs Parachutistes, qui lui ont avoué “*avoir préféré le combat d’homme à homme direct dans l’Adrar des Ifoghas au Mali à l’ambiance de la Kapisa [...]*” (*ibid.*). Après le refus de la guerre, le pire pour le soldat est lorsque le politique ne désigne pas l’ennemi : qu’est ce que la guerre contre le terrorisme ? – il n’est qu’un mode d’action du faible au fort, et la bonne question est : qui sont les terroristes ? Ou lorsque le politique désigne peu clairement les buts de guerre, comme ce fut le cas en Afghanistan. C’est ce qu’on y voyait quand la première blessure grave “*entraînait l’annulation immédiate de l’opération*”, preuve que les gouvernants “*avaient décidé d’abandonner la partie, et mourir dans de telles circonstances paraissait totalement révoltant*” à un capitaine, commandant de compagnie dont la priorité devint alors de ramener tous ses hommes indemnes (p.178).

Ainsi, le chapitre XII pose la question, première, de savoir “*pourquoi nous combattons*”. Pour les militaires, l’Afghanistan fut “*l’opération à faire [...], la seule occasion de faire notre métier en conditions réelles*” (p.186). Et si bien des cadres purent à cette occasion cocher une case dont dépendait leur carrière ultérieure,⁸ car la longueur de l’engagement en Kapisa-Surobi permit à “*toutes les unités de mêlée de l’armée de Terre de passer par ce moule*”, nombre de militaires du rang ne renouvelèrent pas leur contrat. Ayant eu “*la chance de connaître ça et d’en revenir indemne*”, au fond d’eux-mêmes, ils pensaient que “*cette guerre ne valait pas tous les sacrifices*” consentis (p.186).

Au chapitre XV, le colonel Goya montre combien dans une armée professionnelle, la mobilité des personnels et le système de mutation des cadres finissent par être dommageables au regard du maintien des compétences attendues au combat. Il aborde ensuite comment “*la rationalisation budgétaire*” en vient à remettre en cause “*l’efficacité combattante*”. Pour faire des économies, le budget de fonctionnement est réduit, ce qui limite les capacités d’entraînement, obère les conditions de vie des soldats et la capacité au combat. Cette logique a abouti à ces regroupements que sont les Bases de Défense, où en économisant quelques postes, “*on a compliqué la vie de tous*” et où les gains sur le court terme ont produit “*à long terme*” des “*effets humains souvent négatifs*” traduits par “*une*

⁸ Témoignage recueilli par l’auteur de cette recension.

démotivation, des départs plus rapides” et donc une diminution du niveau de qualification moyen. Et sous le prisme du combat et de la mort, bien des dysfonctionnements administratifs qui perdurent paraissent aussi dérisoires qu’incompréhensibles ou scandaleux.⁹

Comme pour les précédents, l’intérêt de ce livre de Michel Goya vient du fait qu’il est l’œuvre d’un militaire dont l’expérience opérationnelle lui permet d’aborder la réalité du combat plutôt que d’en livrer seulement une interprétation. Un militaire de surcroît historien, qui a acquis une méthode, une culture et des qualités intellectuelles pour comparer, et replacer l’analyse dans une perspective large qui évite les pièges du Livre d’or.

Sa plume parfois acérée n’a pas empêché l’auteur d’être honoré par pas moins de quatre prix. En 2014, il obtient la Mention spéciale du prix Erwan Bergot et le prix *L’Épée et la Plume* de la Direction des ressources humaines de l’armée de Terre ; l’année suivante, celui de *l’Épaulette*, enfin le prix Général Muteau de l’Académie des sciences morales et politiques qui rendait ainsi hommage à un ouvrage considéré comme exemplaire par l’esprit.

Soit quatre bonnes raisons, pour ses camarades comme pour un public plus large conscient de ce que la guerre n’a pas déserté notre horizon et que des hommes combattent, de lire et de relire cet ouvrage précieux à plus d’un titre.

Martine Cuttier

⁹ En 2014, le scandale lié au programme Louvois de gestion informatique des soldes militaires n’avait pas éclaté au grand jour.